



Histoires au téléphone

Gianni Rodari



Histoires au téléphone



Gianni Rodari

Histoires au téléphone

Traduit de l'italien par Roger Salomon

LA JOIE DE LIRE

IL ÉTAIT UNE FOIS...

... un certain monsieur Bianchi, de Varèse, en Lombardie. Il était représentant de commerce et parcourait six jours sur sept l'Italie tout entière, du Nord au Sud et d'Est en Ouest, pour vendre des produits pharmaceutiques. Le dimanche, il revenait chez lui, et le lundi matin, il repartait. Mais avant son départ, sa petite fille lui répétait toujours :

– Je t'en prie, papa, n'oublie pas : tous les soirs, une histoire !...

Car cette petite fille ne pouvait s'endormir sans qu'on lui raconte une histoire, et sa maman lui avait déjà raconté au moins trois fois toutes celles

qu'elle savait. C'est ainsi que chaque soir, où qu'il se trouve, à neuf heures précises, monsieur Bianchi appelait Varèse au téléphone et racontait une histoire à sa fille.

Ce livre contient précisément les histoires de monsieur Bianchi. Vous verrez qu'elles sont un peu courtes : forcément, que voulez-vous, ce monsieur payait le téléphone de sa poche et ne pouvait téléphoner trop longtemps. Quelquefois seulement, lorsqu'il avait fait de bonnes affaires, il se permettait quelques « unités » en plus.

On m'a dit que, quand monsieur Bianchi appelait Varèse, les demoiselles du Central suspendaient toutes les autres communications pour écouter ses histoires. Ma foi, il y avait de quoi : il faut reconnaître que certaines ne sont pas mal du tout...

LE PALAIS DE GLACE

Une fois à Bologne, sur la Grand-Place, on édifia un palais de glace. Le toit était en crème Chantilly, les cheminées en fruits confits, la fumée des cheminées en barbe à papa. Tout le reste était en glace, portes de glace, murs de glace, meubles de glace, et les enfants venaient de loin pour y donner un coup de langue.

Un minuscule bambin s'était attaqué à une table et en lécha les pieds l'un après l'autre, jusqu'au moment où la table s'écroula sur lui avec son chargement d'assiettes, et les assiettes étaient en glace au chocolat, la meilleure.

Un agent de police, à un certain moment, s'aperçut qu'une fenêtre était en train de fondre. La glace des vitres était à la fraise et coulait en ruisseaux roses.

– Vite ! cria l'agent. Allons, plus vite encore !

Et les enfants d'accélérer la cadence des coups de langue, pour ne pas laisser perdre une seule goutte de ce chef-d'œuvre.

– Un fauteuil ! implorait une petite vieille qui n'arrivait pas à se frayer un chemin à travers la foule. Par pitié, un fauteuil pour une pauvre petite vieille impotente ! Qui veut bien m'en apporter un ? Avec des accoudoirs, si possible !

Un pompier généreux courut lui chercher un fauteuil en glace à la vanille et à la pistache, et la pauvre petite vieille, toute contente, se mit à le lécher en commençant justement par les accoudoirs.

Ce fut une journée mémorable et, par ordre des médecins, personne n'eut mal au ventre.

Maintenant encore, quand les enfants font une scène pour avoir une autre glace, les parents soupirent : « Eh oui, il t'en faudrait un palais entier, comme celui de Bologne ! »

IL COURT IL COURT, LE DISTRAIT

– Maman, je vais me promener.

– Si tu veux, mon petit Jeannot. Mais fais bien attention quand tu traverses la rue.

– D'accord, maman. Au revoir, maman.

– Tu es toujours si distrait !

– Oui, maman. Au revoir, maman.

Jeannot se précipite joyeusement dans la rue et, ma foi, il faut reconnaître qu'au début il fait bien attention. De temps en temps, il s'arrête et se tâte :

– Tout y est ? Je suis entier ?... Parfait, continuons !

Et il rit tout seul.

Il est si content de faire attention qu'il se met à sautiller comme un moineau. Mais voilà que déjà il s'attarde à contempler les vitrines, les voitures, les nuages... Alors, forcément, commencent les ennuis...

Un monsieur, très gentiment, le gronde :

– Comme tu es distrait ! Regarde, tu as déjà perdu une main.

– Oh, c'est vrai, comme je suis distrait !

Il se met à chercher sa main et, ce faisant, trouve une boîte de conserve vide. Est-elle bien vide, au fait ? Voyons... Et que pouvait-elle contenir avant d'être vide ? On ne va quand même pas me faire croire qu'elle est vide de naissance ?...

Jeannot oublie de chercher sa main, puis il oublie aussi la boîte, car il a vu passer un chien boiteux, et voilà qu'en essayant de rattraper le chien boiteux avant qu'il ne

disparaisse au coin de la rue, il perd un bras tout entier. Mais il ne s'en aperçoit pas et continue à courir.

Une brave femme l'appelle :

– Jeannot ! Jeannot ! Ton bras !

Pensez-vous, il n'entend rien.

– Patience, soupire la brave dame. Je vais le rapporter directement à sa mère.

Et elle s'en va sonner chez la maman de Jeannot.

– Bonjour, madame, je vous rapporte un bras de votre fils.

– Oh, quel étourdi ! Je ne sais plus que faire ni que dire !

– Vous savez, madame, tous les enfants sont pareils.

Au bout d'un moment arrive une autre brave femme.

– Bonjour, madame, j'ai trouvé un pied.

N'appartiendrait-il pas à votre Jeannot, par hasard ?

– Mais bien sûr qu'il est à lui, je le reconnais à sa chaussure trouée. Ce n'est pas possible d'être étourdi à ce point ! Je ne sais plus que faire ni que dire !

– Oh vous savez, madame, tous les enfants sont pareils.

Quelques instants plus tard arrive une petite vieille, puis le mitron du boulanger, puis un employé d'autobus, et même une institutrice en retraite. Tous ramènent divers morceaux de Jeannot : une jambe, une oreille, le nez...

– Mais enfin, croyez-vous qu'il existe au monde un enfant plus distrait que le mien ?

– Oh vous savez, madame, tous les enfants sont pareils.

Finalement arrive Jeannot, sautillant sur une seule jambe, sans oreilles ni bras, mais joyeux

comme toujours, gai comme un pinson... La maman hoche la tête, rafistole son rejeton et l'embrasse.

– Rien ne manque, hein, maman ? J'ai bien fait attention, hein, maman ?

– Oui, mon petit Jeannot, tu as bien fait attention, je te félicite.

PERMIS DE DÉTRUIRE

Il était une fois une ville de Lombardie dont les habitants étaient désolés parce que leurs enfants détruisaient tout. Ne parlons pas des semelles de souliers, des pantalons et des cartables d'école ; mais ils cassaient aussi les vitres en jouant au ballon, ils cassaient les assiettes à table et les verres au bar, et s'ils ne cassaient pas les murs, c'était pour la seule et unique raison qu'ils ne disposaient pas de marteaux.

Les parents ne savaient plus que faire ni que dire et s'adressèrent au maire.

– Voulez-vous que nous mettions des amendes ? proposa le maire.

– Merci beaucoup ! s'exclamèrent les parents.
Comme ça, c'est nous qui les paierons avec les pots cassés !

Fort heureusement, cette région est pleine d'ingénieurs. Il y en a un pour trois habitants et ils sont tous très ingénieux.

Le plus ingénieux de tous était l'ingénieur Cannelloni, un vieux monsieur qui avait de nombreux petits-fils et par conséquent une vaste expérience en matière de pots cassés. Crayon en main, il fit le total des dommages causés par l'ensemble des enfants de la ville. Il en résulta une somme à donner le vertige : trois cent trente transcendantes centaines de trillions de centurions !

– Avec la moitié de cette somme, démontra l'ingénieur, nous pouvons construire un immeuble à détruire et obliger les enfants à le réduire en miettes : s'ils ne guérissent pas avec ce système, ils ne guériront jamais.

La proposition fut acceptée, et l'immeuble construit en cinq sec et trois coups de cuiller à pot.

Il avait neuf étages, quatre-vingt-dix-neuf pièces, et chaque pièce était pleine de meubles, et chaque meuble rempli de vaisselle et de bibelots, sans compter les miroirs et les robinets. Le jour de l'inauguration, on remit solennellement un marteau à chaque enfant et, au signal donné par le maire, on ouvrit tout grand les portes de l'immeuble à détruire.

Domage que la télévision ne soit pas arrivée à temps pour transmettre ce spectacle mémorable. Quiconque l'a vu de ses yeux et entendu de ses oreilles affirme qu'on aurait dit (surtout pas ça, jamais !) que la Troisième Guerre mondiale avait éclaté. Les enfants passaient de pièce en pièce comme l'armée d'Attila et fracassaient à grands coups de marteaux tout

ce qu'ils rencontraient sur leur chemin. On entendit les coups dans toute la Lombardie et dans la moitié sud de la Suisse. Des moutards hauts comme trois pommes s'en prirent à des armoires grandes comme des croiseurs et les démolirent scrupuleusement jusqu'à n'en laisser qu'une montagne de copeaux. Des bambins de l'école maternelle, si mignons et gracieux avec leurs petits tabliers bleus et roses, piétinaient avec soin les services à café et les réduisaient en fine poussière, avec laquelle ils se poudraient la figure.

A la fin du premier jour, il ne restait plus un seul verre intact. A la fin du deuxième jour, les enfants affrontèrent les murs, commençant méthodiquement par le dernier étage, mais quand ils furent arrivés au quatrième, épuisés et couverts de poussière comme les soldats de Napoléon dans le désert, ils laissèrent tout en

carafe, retournèrent chez eux en titubant et se couchèrent sans manger.

Désormais, ils n'avaient plus envie de casser quoi que ce fût. Ils étaient soudain devenus légers et délicats comme des papillons et on aurait pu les faire jouer au ballon sur des verres en cristal sans qu'un seul en fût ébréché.

L'ingénieur Cannelloni fit ses comptes et démontra que la ville avait réalisé un gain de trois archimillions et trente-six chandelles.

Le Conseil municipal laissa les citoyens libres de faire ce qu'ils voulaient des restes de l'immeuble à détruire. Alors on vit des messieurs très sérieux portant serviettes de cuir et lunettes à lentilles bifocales – magistrats, notaires, hauts fonctionnaires – s'armer d'un marteau et courir démolir une cloison ou démanteler un escalier, cognant de si bon cœur qu'à chaque coup ils se sentaient rajeunir.

Plutôt que de me disputer avec ma femme, déclaraient-ils allégrement. Plutôt que de casser le cendrier et les assiettes du service en porcelaine, cadeau de tante Rosalie...

Et je te cogne de plus belle...

La ville, en témoignage de reconnaissance, décerna à l'ingénieur Cannelloni une médaille avec un trou d'argent.